

Traitement médiatique des personnes LGBTIQ+ dans le sport

Outils de formation pour les médias développés par



Fédération Genevoise
des Associations LGBT

Ces outils ont pu être mis en place grâce au soutien de la Ville de Genève et du LGBTI Youth Fund.

Recommandations à destination des journalistes

Le traitement médiatique des sportives et sportifs LGBTIQ+

1. Différencier transidentités et intersexuations

Les questions trans, non-binaires et intersexes sont souvent regroupées à tort, en particulier dans les sujets sportifs. Il est important de rappeler qu'il s'agit de réalités distinctes, avec des enjeux spécifiques. Il convient donc de bien les nommer et d'éviter tout amalgame.

L'exemple des JO 2024 est assez intéressant à cet égard, avec le cas de la boxeuse Imane Khelif. Accusée à tort d'être une femme transgenre, principalement par des personnalités anti-trans, elle est en réalité concernée par une variation du développement sexuel, l'hyperandrogénie, qui n'a aucun lien avec la transidentité. Cette actualité a été reprise dans les médias romands.

2. Être critique des discours des fédérations

Le Comité International Olympique (CIO) a décidé de ne pas prendre position sur la participation des athlètes transgenres et a laissé les fédérations des différents sports établir leurs propres règlements, tout en préconisant de viser l'inclusion et l'équité.

Depuis, plusieurs fédérations ont établi un nouveau règlement, la plupart du temps excluant les femmes transgenres des compétitions féminines. Avant cela, leur participation était soumise au respect de certaines règles, tel que conserver un faible taux de testostérone pendant 1 à 2 ans avant la compétition. Les discours des fédérations parlent souvent d'un avantage des femmes trans en terme physique, néanmoins, cela n'est pas toujours prouvé scientifiquement. Il est donc important de mettre en perspective les discours.

De plus, la fédération d'échecs a également interdit la participation des femmes transgenres à ses compétition féminines. Étant donné que les échecs ne demandent pas de force physique, cette décision questionne et laisse penser que certains règlements pourraient reposer moins sur des faits scientifiques que sur des biais implicites, voire une transphobie inconsciente.

3. Comprendre les subtilités culturelles

Les questions LGBTIQ+ ne sont ni nommées, ni vécues de la même manière à travers le monde. Être LGBTIQ+ est encore passible de la peine de mort ou de peines de prison dans de nombreux pays qui participent également aux JO. Il est ainsi important de tenir compte des sensibilités culturelles et

d'éviter d'appliquer automatiquement des concepts ou termes utilisés en Suisse ou en Occident (par exemple concernant l'intersexuation) à d'autres pays. Cette attention est particulièrement importante dans des contextes de compétitions internationales telles que les JO.

4. Les athlètes LGBTIQ+ existent, mais ne sont pas que LGBTIQ+

Les précédentes éditions des JO ont montré que les athlètes LGBTIQ+ existent et que cela ne concerne pas uniquement une à deux personnes. Afin d'éviter un biais de représentation, il convient de ne pas présenter ces athlètes comme des exceptions. Être athlète de haut niveau et ouvertement LGBTIQ+ demeure par ailleurs difficile, tant les contextes financiers et culturels peuvent avoir une influence négative sur leur carrière et leur vie. Le cas de Caster Semenya l'illustre bien : sans connaissance de son intersexuation, elle a été contrainte de subir un test de féminité et a traversé une période de dépression suite au traitement médiatique de sa vie privée. A noter d'ailleurs qu'aucun test de masculinité n'est jamais imposé.

Il ne faut pas limiter les athlètes LGBTIQ+ au fait d'être LGBTIQ+. Il est important de les replacer dans leur contexte et de mettre également en valeur leurs performances et réalités d'athlètes.

5. Cesser la focalisation sur les femmes trans

Lorsqu'il est question de sport et de thématiques LGBTIQ+, c'est en majorité sur les femmes trans que les discours vont se cristalliser. Cette focalisation peut être problématique et blesser les personnes concernées : il est donc essentiel de choisir un angle respectueux et d'éviter la répétition de stéréotypes.

En effet, il est souvent question du taux de testostérone. Les femmes trans, si elles passent par une hormonothérapie, ont accès à un traitement d'hormones dites "féminines" (œstrogène ou progestérone) ce qui entraîne une baisse progressive de leur taux de testostérone. Ce sont les hommes trans qui ont accès à un traitement d'hormones dites "masculines", et donc de testostérone. Néanmoins, les niveaux hormonaux - testostérone, œstrogène ou progestérone - varient considérablement d'une personne à l'autre, y compris chez les hommes et les femmes cisgenres. Ils fluctuent encore davantage chez les athlètes, car la pratique sportive elle-même peut influencer ces taux selon les disciplines pratiquées.

Établir des moyennes fiables est donc très difficile. Il serait plus intéressant, et moins discriminant, de se questionner sur les raisons pour lesquelles certaines disciplines sportives peuvent être mixtes, et sur les avantages physiques qu'ont de toute façon les athlètes d'élite, comme Michael Phelps en natation, par exemple.

En conclusion, outre la question du sport d'élite, l'activité sportive est bénéfique pour la santé de toute la population, dont les personnes LGBTIQ+. Il est important de montrer qu'il est possible de pratiquer un sport, qui que nous soyons, et de rappeler l'existence de nombreuses organisations, notamment LGBTIQ+, qui existent pour favoriser l'activité sportive.

Cet outil a pu être réalisé en collaboration avec l'association